

# Le grand malentendu des concerts rock

■ Artistes aux cachets de CEO, shows uniformisés à gros coups de basses rendant le tout inaudible, le rock a perdu de sa superbe... et de son essence : celle de transgresser le politiquement correct.

**CÉDRIC  
JULIENS**

Professeur  
d'anthropologie à la  
H.E. Vinci et de  
dramaturgie à l'ESA  
ARTS2.

**A**vec le développement des plateformes d'échanges musicales et de streaming, notre rapport à la musique s'est progressivement "dématérialisé". En 2015, les ventes mondiales d'albums en ligne équivalent celles des CD "physiques" ("Le Monde économie", 14 avril 2015). Dans la foulée, les habitudes d'écoute se modifient. Le dernier titre de Magnus sera peut-être écouté

sur un smartphone, dans le bus, ou partiellement visionné sur YouTube, devant la machine à café. Reste une différence de qualité entre le mixage original et des conditions d'écoute soumises à toujours plus de distractions. Par opposition, les concerts – devenus la principale source des revenus des artistes –, permettent d'écouter de la musique dans des conditions proches de l'original et de partager avec d'autres humains, dans un corps à corps serré, les idées – généralement alternatives et de gauche – des musiciens. Je voudrais montrer que ces “plus-values” de l'expérience “concert” reposent sur un malentendu qui devrait être davantage questionné.

### Artistes consensuels

La perte des revenus de la vente de disques a entraîné une inflation des cachets des concerts. De l'aveu de Patrick Wallens, directeur de Couleur Café, il faut déboursier entre 100 000 et 300 000 euros l'heure et demie de prestation pour une tête d'affiche. Ce qui a pour corollaire de sélectionner des noms toujours plus consensuels qui draineront davantage de consommateurs. “*En dessous de 75 000 entrées payantes, on ne s'en sort pas*”, déplore Wallens (“Focus Vif”, 30 juin 2015). Dans la foulée, à Rock Werchter, les tickets combis sont passés de 105 à 226 euros en 12 ans (la DH du 25 novembre 2014). Auxquels s'ajoute le prix des boissons (2,5 euros les 25 cl) puisqu'il y est interdit de s'hy-

drater par ses propres moyens. Loin de l'image “alternative” ou “de gauche”, la réalité du concert de masse colle davantage à celle de l'industrie cinématographique.

### Montez le son !

Si toutefois on a fait le choix de se déplacer jusqu'au parterre, c'est pour goûter la musique telle qu'on ne l'entendra pas chez soi. Et le contraste, en effet, est flagrant: des flashes aveuglants, des basses surpuissantes, des aigus qui dépassent régulièrement les 110 dB. On finit par questionner les compétences des ingénieurs du son (dont l'audition devrait être proportionnelle à la taille de leurs tables de mixage) quand on voit, à Couleur Café, l'un d'entre eux mixer avec des bouchons dans les oreilles. On se dit que, dans ce milieu très masculin, la valeur qui prévaut est “c'est puissant, donc c'est bon”. Résultat: l'oreille ne discrimine plus les notes ni les instruments. Dimanche dernier, au BSF, le concert de Aaron était à ce point submergé de basses que le chanteur est resté partiellement inaudible pendant plus d'une heure. Chez soi, il aurait suffi de tourner un seul bouton. Apparemment, cela n'a pas l'air possible en live. Les professionnels de la santé sont pourtant unanimes à dénoncer les lésions, parfois irréversibles, que causent les concerts aux spectateurs. Au-delà de 90 dB, les cellules cillées de l'oreille interne commencent à mourir. A 100 dB (l'équivalent d'un marteau-piqueur), l'exposition ne devrait pas excéder 15 minutes. Après 115 dB (un avion au décollage), des sons même très brefs provoquent des dommages irréversibles. Selon le label “Qua-

lity night” “10 à 15 % des personnes exposées à des niveaux de 110 dB pendant une minute subissent des altérations irréparables de leur audition”. Or, les spectateurs de concerts subissent plusieurs heures des niveaux dépassant très souvent les 100-110 dB. Les organisateurs le reconnaissent implicitement, qui distribuent des bouchons (!), tout en réclamant auprès du politique la liberté d’infliger davantage de lésions auditives : “Avec d’autres organisateurs comme le Cirque royal et l’AB, on va interpeller l’IBGE et les politiques, parce que la réglementation actuelle bruxelloise est de 90 dB. C’est ingérable pour les concerts et ce n’est donc pas respecté: on propose de faire 102 dB sur dix minutes, moyenne acceptée en Flandre et proche des normes françaises.” (Patrick Wallens in “Focus Vif”).

### Exercices de dressage

On n’est pas raisonnable quand on est rockeur. Le rock, par définition, transgresse le “politiquement correct” au profit de la transe dyonisiaque. Les concerts actuels tendraient à l’hypothèse contraire : rien de plus formaté qu’un festival rock. Les concerts actuels incarnent-ils cette expression alternative et progressive amorcée avec Elvis Presley et richement déclinée des Rolling Stones à Kurt Cobain? Qu’ont encore à nous dire les chanteurs actuels quand leur texte est implacablement censuré sous des mégawatts d’hyper-basses ? Idéologiquement, on ressent comme un malaise à voir le spectateur, littéralement assommé, lever les bras en rythme, claper ou “jumper” hypnotiquement sur ordre de son leader charismatique. Sous des couverts de fun et de fumigènes, cette “cool attitude” s’apparente à des exercices de dressage, à une idéologie néolibérale de la surconsommation, où l’injonction “say yeah ! – Yeah !” primerait sur toute forme de langage – mis à part quelques politesses

convenues (“Thanks Brussels”).

Dans ce paysage stéréotypé et formaté, il semble qu’il reste peu de place pour l’expression de la différence, pour de la marge artistique, bref, pour du cerveau disponible. Les réflexes pavloviens du “fun” semblent à ce point revendiqués par le consommateur, que lorsque Benjamin Clémentine – une figure d’ovni dans ce contexte –, demande, courbé sur son piano, quelques instants de silence afin d’écouter sa propre musique, plusieurs dans la salle de la Madeleine, ne peuvent s’empêcher de hurler, par peur subite du vide.

### Un show, une illusion

Le discours socialement valorisé à propos de l’expérience “concert de masse”, qu’il provienne des organisateurs ou des spectateurs, repose sur un immense malentendu. Il revient à transformer un moment objectivement pénible (sur les plans physique et artistique) en un “événement cool”. Peu importe, en effet, le ticket trop cher, l’attente debout (parfois sous la pluie), l’absence de visibilité, les instruments qui sonnent comme des tronçonneuses, les lésions auditives, la massification des rapports humains, l’injonction de crier et de lever le bras à l’instant convenu, la mise en scène conformiste et vieillotte (il y a 40 ans, c’était la même chose) d’un artiste consensuel au cachet de CEO. Ce qui compte, au final, c’est l’illusion d’avoir vécu une expérience de partage qui, parce qu’elle aura été décrite comme “fun”, donnera du sens à des sensations a priori négatives ou vides. “Feel, Trust and Obey” martelait Archive, dimanche dernier au BSF, tandis qu’étaient projetées des images de torture sur écran géant: “Sois comme un animal, déresponsabilise-toi et obéis à la loi du marché.” Pour une fois, c’est sûr, le fond rejoignait la forme.

→ Titre, chapeau et intertitres sont de la rédaction.